

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

Maintenant que j'ai jabotté un coup de plus des grévistes culs-terreux de Marmande qui n'en pincent pas du tout pour financer sur le champ de foire, revenons à ce duel terrible entre les charpardeurs des castels et les gas de la terre: à cette guerre des paysans d'Allemagne qui se termina, hélas! par le triomphe des jean-foutre et d'épouvantables tueries.

Nous avons vu les galbeuses idées - au moins pour le temps - qui fermentaient dans la cafetière des *Enthusiastes* et des *anabaptistes*. Nous connaissons la substance des revendications de la race agricole, revendications formulées dans les douze articles. Voyons maintenant, au galop de la plume, comment se trémoussa ce riche mouvement.

Un zigue d'attaque, Pfeifer, paraît en avoir été le boute-en-train, comme Münzer cherchait à en être l'âme. Avec une tripotée de campluchards qui n'avaient pas frio aux mirettes, il secoua d'importance la racaille cléricale et féodale. C'était à en jubiler comme une petite folle de voir ces bougres chavirer les églises et griller les vieux manoirs. Quant aux habitants de ces tannières, s'ils n'étaient pas trop endommagés pour faire la route, on les emmenait bon frais à Mulhouse, histoire de leur faire reluquer de leurs propres quinquets le changement à vue opéré dans l'existence du populo.

Car ça changeait de tout au tout: comme un jour de mai arrivant juste après une nuit de décembre. A mesure que l'un foutait en l'air les églises et qu'on envoyait paître les évêques, la vie devenait rupine. Les cens, les impôts, les tailles n'existaient plus. Les trésors accumulés par les rats d'églises dans leurs putaines de basiliques étaient revenus au peuple. Malgré la sacrée couche de bondieuserie qui restait aux fistons, ils savaient s'agencer pour ne pas retomber sous la coupe de nouveaux ratichons. Des gueuletons copieux et en commun avaient pris la place des messes et autres gnoleries crétines et niguedouillardes.

Ainsi attaqués par des bons fieux qui ne voulaient plus ni curés, ni nobles, ni jugeurs, et voulaient enfin avoir la pâte assurée, les bandits féodaux ripostèrent en tigres enragés. Un landgrave de Hesse et un duc de Brunswik assiègent un patelin nommé Fulda où ils massacrent un grand nombre de pétrousquins, emmènent les autres en captivité et en font crever trois cents de mâle famine au beau mitan d'une caverne.

Les atrocités de ces Galiffet avant la lettre ont pour résultat de foutre complètement à cran les bons bougres qui se ruent par tous les chemins pour faire la chasse aux nobles, qui, avec une fourche, qui, avec une faux emmanchée à l'envers, qui, avec le flingot à gros gibier. Les salauds sont suivis à la piste du sang versé.

Malheureusement, c'est tel que je l'ai dégoisé déjà. Les bons fieux comptent trop sur la garce de Providence et pas assez sur leur jugeotte alimentée d'huile de biceps; ils ne savent pas la justesse du proverbe français que ce gros cochon dessalé de Dupuy rappelait une fois à la tribune de l'Aquarium: «*Aide-toi, le ciel t'aidera*» et foutre! compter sur la providence, c'est compter sur une planche pourrie pour traverser la rivière.

Maîtres d'Æstheruse, les paysans y sont attaqués par la cavalerie du compte de Mansflat et ce foutu monstre ne fait qu'imiter les ceux dont j'ai parlé ci-dessus. C'est une boucherie abominable, les gas sont hachés comme chair à pâté, jetés au pied des canassons, brûlés dans les pioles ou ils se sont réfugiés; trois cents y laissent leur peau!

Ah! c'est que les jean fesse de conservateurs, d'hommes d'ordre et tout le tralala de tout temps et de tout lieux qui crient comme un chat qu'on échaude au moindre bobo qui leur fond sur le râble, n'y vont pas de main morte une fois leur trouille passée. Des ruisseaux de sang pissent; des montagnes de cadavres se dressent. Le peuple toujours trop généreux en paye rudement la folle enchère de ne pas s'être montré impitoyable avec ses ennemis.

Les tueries de celle époque, en Allemagne, comme le Massacre de Béziers, quelques centaines d'années, avant nous renseignent à ce sujet autant que la Terreur blanche, la Semaine rouge ou la boucherie Cavaignac des quatre journées de Juin 48.

Et, plus près de nous, lors de la venette 93-94, les hurlements de mort de la tourbe journaliste; les guillotins, les fusillades, l'espionnage en permanence, les arrestations arbitraires en masse, ne nous clament-elles pas que les crapulards d'aujourd'hui sont les mêmes que leurs devanciers et n'apprennent pas aux zigues d'attaque qu'il faudra avant toute chose leur rogner les griffes.

Mais, retournons à nos moutons (je veux dire les paysans alboches) les pauvres, malgré qu'ils aient pris de la rage, ils marchent à grands pas vers l'abattoir. Aux gas soulevés de toutes part, car ça chauffait partout: en Allemagne et même en Suisse où Swingle luttait le même combat que Jean de Leyde, Hun et Münzer. Les gas eurent le tort de se concentrer près de Franckenhause ou les oiseaux de proie seigneuriaux, dénichés de leurs repaires de rapines et de brigandage, opposèrent des forces qui, hélas, devaient les écraser.

Ce fut une épouvantable mêlée, nom de dieu! Mais les nobles mieux armés eurent le dessus: le canon battit la faux, - six mille bon fioux perdirent la vie.

Münzer, pris de suite après, fut soumis à la torture et les tenailles ardentes déchirèrent la chair du bon bougre, mais en vain: Münzer resta fier et digne jusqu'à son dernier moment.

L'armée des princes marcha sur Mulhouse qui était le grand foyer du grabuge. Aussitôt la ville prise, des horreurs s'y passèrent que ne renieraient pas nos Versaillais: une floppée de zigues d'attaque eurent la tête tranchée. Quarante mille florins de contributions furent imposés à Mulhouse. La femme de Münzer, enceinte depuis quelques mois, fut violée par un soldat, en présence de cette armée très chrétienne. Quand on la releva, la pauvre bougresse était morte!

Pfeifer s'était jeté hors de la ville avec deux cents bougres et s'y défendit comme un lion, puis, il fut amené avec Münzer et vingt de leurs camarades dans le camp des princes ou on devait leur couper la tête.

Avant de recevoir sur le cou le tranchant de la hache, Münzer lança aux princes une dernière engeulade et prédictionna la revanche des meurt-de-faim! Puis, il mit sa tête sur le billot.

Quant à Pfeifer, il reçut la mort avec l'insensibilité d'une pierre.

La guerre des paysans était à peu près terminée, quoique quelle ait duré quelque temps encore et ait même gagné les villes. A Francfort, un tailleur et un chaussetier réussirent à ameuter le populo contre les marchands d'injustice et les marchands d'oremus: ces enjuponnés furent foutus à la porte de la ville, les impôts furent abolis, Francfort prenait le même chemin que Mulhouse.

Il en faudrait des volumes, je lai déjà dit, nom de dieu, pour narrer dans tous ces détails cette sacrée guerre des paysans. Et il faudrait aussi un autre historien que bibi, pour vous donner une idée de sa tournure. Qu'il me suffise de vous dégoiser que dans la seule Franconie, 293 monastères et châteaux furent fichus en charpie.

Mais c'est la réaction, vietdaze, qui fut abominable et se paya une épouvantable orgie de massacres: plus de cent mille culs-terreux furent tués par les seigneurs. Rien qu'en Alsace, un crapulard de duc nommé Antoine, en fit périr 26.000.

Les paysans allemands furent terrassés, mais deux siècles et demi plus tard les Jacques de 89 et 93 devaient reprendre leur bonne besogne.

Henri BEAUJARDIN
dit *Le Père Barbassou.*
